

Scoli ACOSTA, Sylvie AUVRAY, Hsia-Fei CHANG, Delphine COINDET, Marc COUTURIER, Philippe DURAND, Vincent OLINET, Haim STEINBACH, Alan VEGA, YARISAL & KUBLITZ

20 Octobre – 17 décembre, 2016

Vernissage, jeudi 20 octobre, 18h-22h

Scoli Acosta (1973, vit et travaille à Los Angeles, USA) – salle 1

Solar Panel Relief, 2008, papier liant, colle polyuréthane, peinture acrylique, 68 x 98 x 8 cm

Sunflower Tire Planter, 2008, sac en papier, bois, gel, mousse, peinture acrylique, pneu

Les deux œuvres présentées ici participent à la réflexion de l'artiste sur l'empreinte carbone: « Carbon Footprint (titre de son exposition à la galerie en 2008) est une recherche basée sur les applications métaphoriques et pratiques des énergies renouvelables et de substitution ainsi que sur une « esthétique de la débrouillardise ». C'est également le prolongement de Bountiful (Abondance), ma première exposition personnelle à LAXART (LA) qui a comme point de départ des briques roulées et polies par l'océan. J'utilise des objets et des matériaux trouvés, recyclés, isolant l'aspect poétique et utilitaire du quotidien par une pratique d'atelier organique où chaque sculpture, peinture, dessin conditionne le suivant. Mes références comprennent les peintures murales représentant des cornes d'abondance (comme on en trouve au coin des rues de East Los Angeles), les voitures, l'énergie solaire, le monde végétal, et les constructions humaines altérées par le processus de la nature. »

Sylvie Auvray (1974, vit et travaille à Paris) – vitrine, entrée

Sans titre, 2016, ceramic

“De tout l'attirail technique qui encombre la production céramique, il n'y a que le four à la porte duquel je reste timide.

Ne seront convoquées ni les puissances du dedans, ni les histoires héroïques des ancêtres cavernicoles qui, walldrawings aidant et quelques pots disposés autour –les plus californiens les avaient garnis de fleurs sauvages–, savaient transformer la grotte en home.”

“La céramique est un art de brute, de mec petit taureau picasso torse nu qui met l'atelier madoura en péril, furieux qu'il est de se mesurer au feu et à la terre et aux engobes...”

Aux brutes épaisses viennent les brutes slim contournées gaulées délivrant des petites sculptures étrangement familières, dont on a envie tout de suite –il y a une place chez tout le monde pour elles. Dimensions infrahumaines à la hauteur d'une tête, elles pensent, en ordre de bataille, à défier les cadors de la céramique monumentale, à juste titre quand les mains sont la mesure des formes. Une main de masseur...”

Pot Is Fun, Frank Gautherot

Hsia-Fei Chang (1973, Taipei, vit et travaille à Paris) - vitrine

Bubbles, 2011, néons, 150 x 100 cm

Toute la finesse de la démarche de Hsia-Fei Chang est dans cet « air de rien du tout », dans cette impression de légèreté qui a vite fait d'exprimer une violence terrible (car triviale) — la lourdeur de l'ennui, le ridicule des habitudes — mais aussi les angoisses de la solitude, de l'amour, du mensonge, de la trahison. Elle pratique un humour qui n'a rien de cynique ou d'ironique, au contraire : c'est drôle, tendre et humble. L'artiste ne juge pas et surtout, elle ne cède à aucun sentimentalisme facile. Hsia-Fei Chang est connue pour ses performances décalées et un peu trash, tout aussi jouissives qu'inquiétantes.

Avec ses bulles de savon en néons, qui semblent tout droit sorties d'une bande dessinée, Hsia-Fei Chang s'intéresse au paradoxe entre permanent et évanescent.

Delphine Coindet (1969, vit et travaille à Chambéry) – salle 1

Prismes (n°7), 25 prismes, verre, medium, 200 x 70 x 70 cm

Depuis une vingtaine d'années, Delphine Coindet développe un vocabulaire sculptural à travers des dispositifs d'expositions conçus comme des mises en scène ouvertes, des collages et assemblages de matériaux et de techniques hétérogènes. L'inventivité de son langage, en constant dialogue avec l'architecture et le design, s'articule aujourd'hui autour d'une large palette d'expériences comprenant, outre l'exposition, la scénographie, la commande publique, la performance et l'édition de mobilier radical.

En 2014 l'artiste a été invité au CIRVA (Centre du verre à Marseille) à expérimenter auprès d'artisans verriers ce nouveau matériau dans sa pratique. Elle y a conçu des formes qui mettent autant à profit la virtuosité du savoir faire artisanal que l'accident, laissant place à une déclinaison de couleurs et de textures. Les Prismes ont été conçu à partir d'un moule existant. Fragile et précaire, cette pyramide est composée de modules qui s'alternent tête-bêche séparés par des plateaux perforés. Empruntant aux modes de l'artisan l'expérimentation passe ici par la série qui permet le perfectionnement du geste et de la pensée.

Marc Couturier (1946, vit et travaille à Paris) – salle 2 (sous sol)

Theatrini, douelles de foudre, bois et tube luminaire, circa 43 x 76 x 31 cm

Les « redressements » de Marc Couturier sont un ensemble d'œuvres « non faites de main d'homme » (en grec ancien acheiropoïète) dont la forme évoque providentiellement figures et paysages, facilement identifiables. Il nous les donne à voir, sans les modifier. Une feuille d'aucuba devient vitrail; une promenade dans Amiens donne naissance aux « Cabochons », redressement virtuel d'éléments d'architecture ; une douelle de foudre, trouvée dans un chai au Portugal, forme une sculpture primitive ; la

Philippe Durand (1963, Paris) – salle 1

Vallée des merveilles 2 #07, 2015, impression jet d'encre sur papier Hahnemule Photo Rag. Verre antireflet, encadrement chêne brut, 129 x 104 cm

Philippe Durand développe une pratique photographique sur le mode de la déambulation, à la recherche de traces d'expression visibles dans l'espace public : objets posés et déplacés, collages auto-générés, graffitis. Jouant sur le pouvoir d'évocation des images et sur des analogies visuelles, il réalise des clichés qui mettent en évidence le rapport de force constant entre nature et civilisation. Depuis le début des années quatre-vingt-dix, il dresse les portraits de plusieurs villes et de leurs abords, Bamako, Bruxelles, Los Angeles, Paris, Nice, qui révèlent les signes et les indices fugaces de leur évolution sociale ou économique. En 2014, Philippe Durand décide d'explorer la vallée des Merveilles, située dans le Parc National du Mercantour. Fasciné par cet espace naturel, il y découvre un patrimoine archéologique exceptionnel, qui selon lui constitue « un autre espace public, évidemment non urbain mais balisé, marqué, transmis d'une personne à l'autre ». Considérant ce site comme un proto-musée en plein air, sans auteur, sans commissaire, sans public ni communication, l'artiste en fait le lieu d'un développement de son travail, dans une nouvelle dimension spatiale et temporelle.

Vincent Olinet (1981, vit et travaille à Paris) – salle 1

Young Ruins / Forever for ever, 2015, acrylique sur verre feuilleté, 100 x 70 cm

Young Ruins est une série de peintures de faux marbre sur plaque de verre, dont la couche de peinture est grattée par endroits. Peindre sous verre, c'est peindre à l'envers. C'est élaborer à rebours, commencer par les détails et finir par des aplats larges, puis gratter pour révéler la transparence du support. Le faux marbre, par définition, n'existe qu'en tant que production. Il copie la nature, parfois en exagère les traits, et invente son histoire géologique au cours de sa réalisation.

« Certaines de ces plaques ont été installées dans des bars et laissées à la disposition de contributeurs anonymes. C'est cette mise en danger provoquée par l'anonymat du graffiti qui m'intéresse. Le marbre réduit à sa pellicule d'artifice où transparait un souffle d'humanité, aussi pauvre et futile qu'un graffiti. Parole gravée en secret, dans l'intimité des toilettes ou sur une table de collège. Provocatrice, vengeresse, maladroite, amoureuse...comme une respiration anonyme de la pensée. »

Haim Steinbach (1944, Israël, vit et travaille à NY) - entrée

castle in the sky, 1986, impression sur vinyle, dimension variable

Haim Steinbach élève au rang d'art les objets du quotidien, il explore le rituel social de la collection, de l'arrangement et de la présentation des objets, en révélant leur contexte culturel et psychologique. Le travail de Steinbach a radicalement redéfini le statut de l'objet dans l'art, et a eu une profonde influence sur le développement des discours artistiques post-modernes. Steinbach est aussi un collectionneur de court « statements ». Quand il croise une expression familière, un titre ou un slogan qu'il trouve intrigant ou pertinent, il le découpe, conservant le texte en lui même mais aussi sa police d'origine. En transférant des phrases du langage courant en peinture murale, dessin ou impression sur des murs d'exposition, Steinbach transforme le contexte original du langage et amène les mots vers de nouvelles significations et associations. Quand il pose des objets sur des étagères, il rappelle au spectateur que le « display » - la façon de présenter les choses- est une entreprise idéologique. De la même manière, les textes qu'il pose au mur servent à jouer avec les codes établis de l'interprétation de ce que nous voyons.

Alan Vega (1938-2016, NY USA) – salle 1

Rouge, 2013, technique mixte, 162,5 x 162,5 x 20 cm

Alan Vega est connu pour être l'un des pionniers du rock électronique minimaliste, co-fondateur avec Martin Rev du groupe mythique « Suicide » au début des années 70, et avant tout un artiste plasticien actif sur la scène artistique New-Yorkaise dès la fin des années 60.

« J'ai débuté comme peintre. La première fois que j'ai réalisé une "sculpture lumière" je travaillais sur une peinture de grand format de couleur violette. Une seule ampoule éclairait la pièce, et comme j'allais et venais, j'ai remarqué que la peinture prenait différents aspects. Je n'arrivais pas à obtenir l'unité de couleur que je cherchais et je me suis dit : "fuck this man" ; j'ai décroché l'ampoule du plafond, et je l'ai littéralement plantée sur ma peinture. Cela m'a ouvert à l'idée même de couleur, alors que je voulais la contrôler, j'ai commencé à voir à quel point la lumière pouvait modifier une peinture : c'est la lumière qui détermine la peinture [...]. Dès que j'ai commencé à travailler avec l'éclairage, j'ai utilisé de plus en plus d'ampoules, à la place de pigments. Les ampoules de couleur sont devenues ma propre palette. »

Yarisal & Kublitz (Ronnie Yarisal 1981, Suisse / Katja Kublitz, 1978 Danemark – vivent et travaillent à Berlin) – entrée et salle 1

XOXO, céramique, bambou, corde, 250 x 63 x 4 cm (entrée)

Walking the walk, talking the talk, 2014, bâton, tissu, balles rebondissantes, cuivre (salle 1)

Le duo d'artistes helvético-danois joue de manière subtile, avec humour et subversion, sur l'ambiguïté des frontières entre symboles sacrés et références culturelles populaires.

Walking the walk est un bâton de chaman, phallique et solitaire sans son prophète, construit à partir d'un grand morceau de bois couronné d'une charnière en cuivre à laquelle sont suspendus deux filets rouge contenant chacun une balle rebondissant à paillettes : la bite sacrée et ses deux potes. Selon la tradition païenne, le bâton de chaman, comme un talisman sacré, fonctionne comme le catalyseur d'une transformation et représente la connexion entre les réalités matérielles et spirituelles. Le bâton est donc le guide, le membre indispensable qui donne accès à l'au delà mythique.

XOXO est une sculpture faite de terre cuite et de bambou. XOXO est une signature numérique devenue universelle, une méthode commune de communication. Yarisal & Kublitz étaient très surpris d'apprendre, en consultant leur fidèle guide Wikipedia, que XOXO qui signifie aujourd'hui « calins et baisers » est le fruit de diverses traditions religieuses.

Scoli ACOSTA, Sylvie AUVRAY, Hsia-Fei CHANG, Delphine COINDET, Marc COUTURIER, Philippe DURAND, Vincent OLINET, Haim STEINBACH, Alan VEGA, YARISAL & KUBLITZ

October 20 – December 17, 2016

Opening on Thursday October 20, 6-10pm

Scoli Acosta (1973, lives and works in LA, USA) – room 1

Solar Panel Relief, 2008, papercrete, polyurethane glue, acrylic paint 68 x 98 x 8 cm

Sunflower Tire Planter, 2008, paper bag, gel medium, foam core, acrylic paint, rubber car tire

The two works on display here were created at the occasion of the artist's show at the gallery in 2008. « Carbon Footprint is a continuing investigation based on the metaphorical and practical applications of alternative and renewable energies and the "aesthetics of resourcefulness". It is as well an outgrowth of "Bountiful", my first solo project in Los Angeles recently presented at LAXART in Los Angeles which took as its starting point, bricks that are rolled by the ocean. I use found and recycled objects and materials, isolating the overlooked poetics and utility of the quotidien in an organic studio process, where each sculpture, painting, drawing, (etc.) leads to the next. References include cornucopia murals (as found on the street corner markets in East Los Angeles), cars, solar power, the plant world, and manmade structures affected by the processes of nature. The project proposes to bring a stateside survey of my surroundings and experience in the US, which includes a formal focus on painting and sculpture, since returning from France where my work, for the most part, took the form of performances. »

Sylvie Auvray (1974, lives and works in Paris) – vitrine and entrance

Sans titre, 2016, ceramic

As a painter, I completely lost my inhibitions with ceramics. It was extremely therapeutic. I had always created objects, but they were confined to my atelier. In fact, I would call them my "atelier pieces" up until the day I began to show them. That released a flood of things, one of which was my painting practice. Ceramics require an immediate succession of actions: you take your clay; you make a shape; you dry it; you fire it in the kiln. There's no time to waste. It's immediate, sequential. I no longer worry for hours about what to paint.

Hsia-Fei Chang (1973, Taipei, lives and works in Paris) - vitrine

Bubbles, 2011, néons, 150 x 100 cm

The finesse of Hsia-Fei Chang's artistic practice is apparent in the initial impression of airy nothingness that soon turns out to express terrible, because trivial, violence – the burden of ennui, the ridiculousness of habit – and the anxiety of solitude, love, lies, and betrayal. Her wit is not cynical or ironic, far from it: rather, it is funny, tender, and humble. The artist does not set herself up as judge, nor does she give in to the temptation of facile sentimentalism. Hsia-Fei Chang is best known for her offbeat performances, sometimes verging on the trashy, as joyfully liberating as they are eerie. The audience is invited to read the artist's own "novel". Hsia-Fei Chang always starts from one unique narrative, evoking her own life or a media human interest story to pin down universal sentiments, thereby achieving the abolition of distance between her own narrative and her audience, between the individual who lived the story and the one now discovering it.

Delphine Coindet (1969, lives and works in Chambéry) – room 1

Prismes (n°7), 25 prisms, glass, medium, 200 x 70 x 70 cm

For some twenty years now, Delphine Coindet has been developing a sculptural language through collages and assemblages of widely varying materials and techniques, as well as arrangements of the exhibition itself, treating the display space as an open *mise en scène*. The inventiveness of her style, which generates an endless dialog with architecture and design, is articulated today around a broad palette of experimental works that includes the art exhibition itself of course, as well as theater design, performance, publically commissioned art, and the creation of radical furniture.

The CIRVA (the International Center for Research in Glass and the Plastic Arts, Marseille) invited the artist to work with experienced artisanal glassblowers in a material that was entirely new to her practice, glass. The artist has come up with forms that take advantage of both the virtuosity of the craftsmen's technical expertise and chance, the accidental, leaving room for the creation of a series of variations in terms of color and texture. Fragile and unstable, Prismes is made up of supernumerary modules that are arranged in an alternating head-to-tail pattern and are separated by perforated trays. Borrowing from the way craftsmen work, the experimentation here involves a series, which makes it possible to improve both gesture and the thinking going on behind a piece

Marc Couturier (1946, lives and works in Paris) - room 2 (ground floor)

Theatrini, staves, wood and fluo lights, circa 43 x 76 x 31 cm

Marc Couturier has a unique approach to the world of art. Like a poet, he knows how to see and reveal wonders that generally escape our attention. As a tireless observer of the everyday, he notices signs and analogies that are invisible to the naked eye and deciphers, better than anyone, quite fascinating secret relationships between things. In his series called « redressement » (« straightening »), the artist gives the viewer to see everyday life objects, without changing them. An aucuba leaf becomes a stained glass; a walk in Amiens gives form to the « Cabochons », a display of staves's pieces found in winehouses transforms them in « Theatrini » that becomes landscape for the viewer.

Philippe Durand (1963, Paris) – room 1
Vallée des merveilles 2 #07, 2015, Inkjet print on Hahnemule Photo Rag paper, 129 x 104 cm

Philippe Durand developed the photographic technique of wandering in search of visible traces of expression in public spaces: objects placed and moved, self-generated collages, graffiti. Playing with the evocative power of images and with visual analogies, he has been making portraits of various cities and their surrounding areas, Bamako, Brussels, Los Angeles, Paris, Nice, which reveal the fleeting signs of and clues to their social and economic evolution. In 2014, Philippe Durand decided to explore the Valley of Marvels, in the National Park of Mercantour in France. Fascinated by that natural wonderland, he found in it an outstanding archaeological heritage, which he believed constituted "another public space, obviously not urban yet sign-posted, marked, passed on from one person to another". Considering this site to be an open-air proto-museum, with no designer or curator, with no audience or communication plan, the artist turned it into a place where his work could develop, in a new dimension of space and time.

Vincent Olinet (1981, lives and works in Paris) – room 1
Young Ruins / Forever for ever, 2015, acrylic on laminated glass, 100 x 70 cm

Throughout his practice, and since he graduated from the Beaux Arts of Lyon in 2005, Vincent Olinet has been producing a diverse body of work that questions our relationship to the artificial and the fake, tied into issues of history and its mental representations in contemporary cultures. In 2013, he started to simultaneously investigate certain materials (or anti-materials) such as faux marble, and the social implications of graffiti. His research included documentation of graffiti left by individuals on historical sites, culminating in a news scandal in 2013 where a tourist scratched an Ancient Egyptian monument in the site of Luxor, leaving her name engraved in the stone. This fascination for a quasi primitive gesture and universal need for leaving a trace behind pushed Olinet to investigate graffiti in public places, where language becomes a outburst of exacerbated feelings of love and/or hate.

Olinet's interest for the artifice lead him to experiment with the reproduction of faux marble paintings. As a material, the fake version of marble contrasts with the real one in so far as it lacks any geological content. The careful and industrious recreation of a material produced by nature's accidents allowed Olinet to address problems of representation, appearance and constructions of cultural content. At the studio, Olinet painted on various sized glass panels a reproduction of faux marble. On the backside of the panels he scratched the paint and drew graffiti he had seen and documented in nearby bars. In some case, he deliberately installed the panels in the bars where individuals were encouraged to scratch and thus contribute to the work.

Haim Steinbach (1944, Israël, lives and works in NY) – entrance
castle in the sky, 1986, print on vynil, variable dimensions

Haim Steinbach raises everyday objects to the level of art. He explores the common social ritual of collecting, arranging and presenting objects, in turn discovering the psychological and cultural context of the object. Steinbach's work has radically redefined the status of the object in art, and has had a far-reaching influence on the growth of post-modern artistic dialogue.

Steinbach is a veteran collector of "objectified" short statements. When he comes across a colloquialism, a title, or a slogan that strikes him as intriguing or relevant to his work, he clips the text, conserving both the words and typeface, which is their visual presentation. By turning vernacular phrases into wall painting, drawing or print, Steinbach subverts the original context of the language he's found and moves the words toward new identifications and associations. Just as Steinbach's shelving of objects reminds viewers that display is an ideological enterprise, his wall paintings of vernacular text serve also to play with established codes of interpreting what is seen.

Alan Vega (1938-2016, NY USA) – room 1
Rouge, 2013, mixed media, 162,5 x 162,5 x 20 cm

Alan Vega, known to be one of the pioneers of minimalist electronic rock, as the co-founder with Martin Rev of the mythical band « Suicide », is first and foremost a visual artist active on the New York scene since the end of the 1960's.
"I started as a painter. The first time I did a light piece was when I was working on a very big purple painting. There was one light bulb in the room and as I walked around I noticed how the painting acquired different aspects. I wanted it to be one color so I said, "Fuck this, man !" I took the light out of the ceiling and really stuck it on the painting. That started me with the whole idea of light because I wanted to control the color but then I suddenly began to realize just how much light affects a painting - all painting is about light.
Without light in the room you wouldn't see the painting. Painting is actually reflective light. Suddenly, I wanted to control the light, I wanted to control the color and as I started working with light, I started getting more and more into different colors of light instead of using paint. I started using light bulbs of color that became my paint, you know, and then also because you have to attach a bulb to a socket, it suddenly became a sculpture.»

Yarisa & Kublitz (Ronnie Yarisa 1981, Switzerland / Katja Kublitz, 1978 Denmark – live and work in Berlin) – entrance and room 1
XOXO, ceramic, bamboo, rope, 250 x 63 x 4 cm (entrance)
Walking the walk, talking the talk, 2014, wood stick, tissu, bouncing balls, brass (room 1)

The Swiss and Danish duo is known for their emblematic and enigmatic, imaginative and often humorous. By mixing the inorganic with the organic, traditional religious symbols and their New Age counterparts with common everyday references and popular culture, the line between what is considered holy or secular becomes blurry. At once commonplace and strange, the sculptures compel their audience toward expanded associations by releasing iconography from accustomed paradigms. Elizabeth Grady writes, "Ultimately, their work as a whole explores the territory of the human condition; from our physical embodiment to our metaphysical state of being».